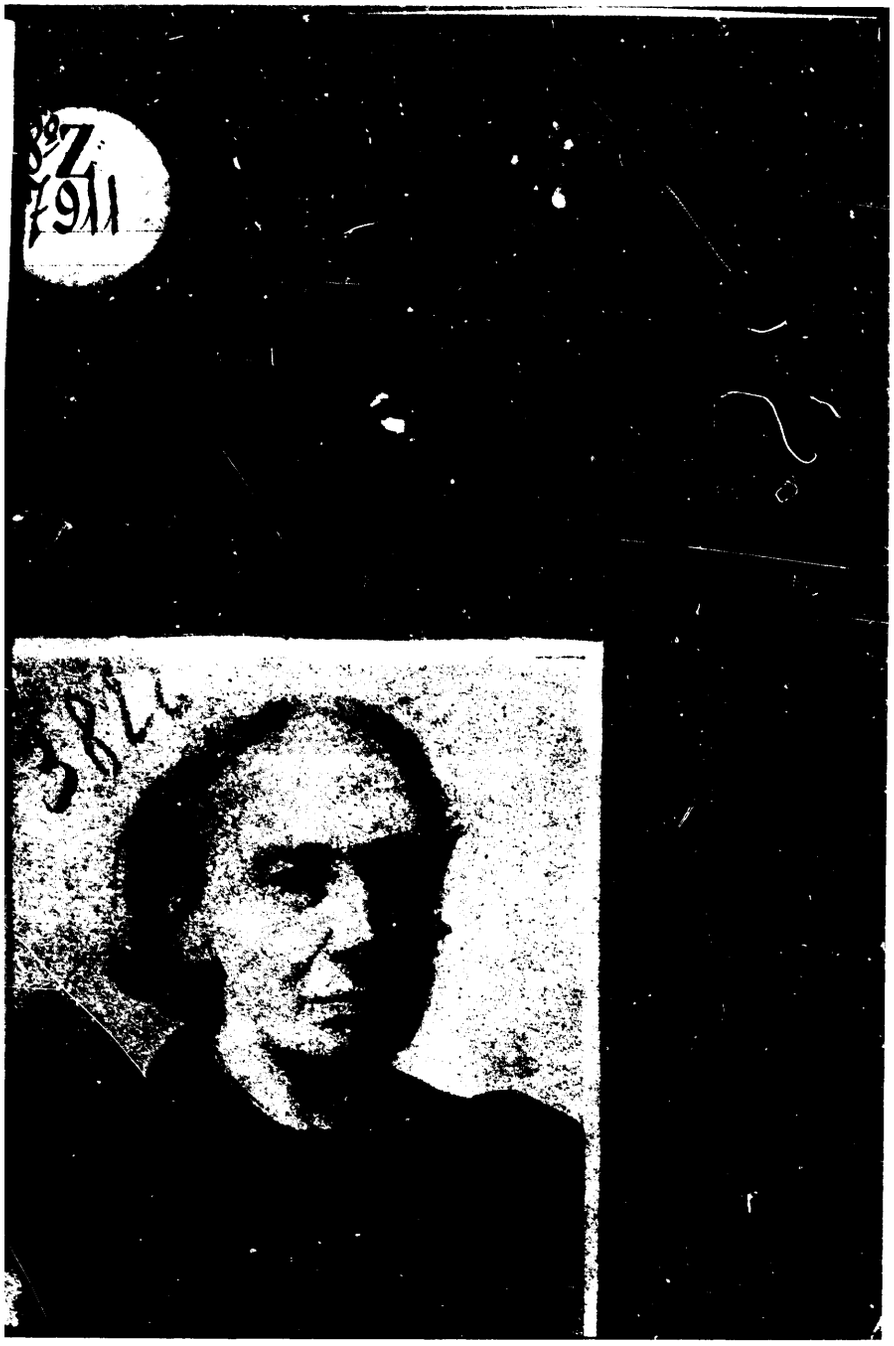

LOUISE MICHEL

ŒUVRES POSTHUMES

127663

VOLUME PREMIER

AVANT LA COMMUNE

PRÉFACE DE LAURENT TAILHADE

LIBRAIRIE INTERNATIONALISTE
33, RUE DE CHARENTON, 33
ALFORTVILLE (Seine).

LOUISE MICHEL

ŒUVRES POSTHUMES

8° Z
-17911

Les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'Intérieur (section de la librairie), en juillet 1905.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

LOUISE MICHEL!...

Est-il beaucoup de noms contemporains qui aient retenti à travers notre époque autant que l'ont fait ces humbles syllabes ?

Louise Michel!... Qui de nous n'a entendu, et selon le milieu où il se trouvait, les légendes qui, elle vivante encore, paraient — et souvent déformaient — la rude existence de cette simple femme ?

Louise Michel! Vous, ses camarades de pensée et de lutte...

Louise Michel! Vous, gens de ce peuple pour lequel elle a vécu...

Louise Michel! Vous, les cent mille dont la houle sonore a suivi son cercueil, marée révolutionnaire aux longs remous, ayant pour phare sa splendide flamme humanitaire... Vous, ses amis, connus ou inconnus... Vous qu'elle aima...

Louise Michel! Vous, ses adversaires, qui l'avez traquée et, n'osant la mener au poteau de Satory, l'avez jetée au bagne; qui, trente-cinq années encore après,

n'aviez cessé de la poursuivre de vos haines et de vos tourments, pour, à la fin de sa vie, lui rendre peu à peu justice...

Louise Michel! Vous tous, vivants de notre époque, l'avez-vous bien connue?

Avez-vous bien compris cet esprit aimant, libre et fier; ce grand cœur; cette inlassable énergie? Tout en elle, si l'on veut saisir profondément ce caractère comme on en vit peu jusqu'ici, tout est à savoir, à étudier.

L'intelligence de Louise avait tant de lueurs inattendues, tant d'éclatants reflets, et tant d'aspects divers, qu'il est réellement attachant et curieux de compulser, de sonder son œuvre.

. . . . . .

Notre vieille amie est morte maintenant; ce grand courage, cette lucide virilité, cette fraternelle douceur, sont disparus à jamais; et, sans avoir vu se réaliser son rêve jamais découragé, avant que, dans une aube tumultueuse de révolution, les peuples enchaînés, reniant leurs préjugés et brisant leurs fers, se soient faits libres, ses yeux, ses grands et clairs yeux d'enthousiaste, se sont clos pour toujours...

Elle est loin cependant d'être morte tout entière. Parce que, continuellement, elle fut sur la brèche, répandant chaque jour, sans lassitude, les paroles libératrices, — et par ailleurs, à cause de sa grande générosité, réduite trop souvent à la portion congrue, — Louise Michel n'a livré au public qu'une faible partie de son œuvre.

Il reste d'elle de nombreux écrits : poésies, pièces de théâtre, observations sociales, études pédagogiques, romans, etc., dont les mérites divers doivent être soumis à tous et qui, certes, auront un exceptionnel attrait aussi bien pour le peuple que pour les érudits, les sociologues et les historiens.

D'aucuns ont parlé d'élever une statue à cette vieille iconoclaste. Comme elle les eût vigoureusement apostrophés!

Nous avons trouvé plus conforme à l'esprit de sa vie tout entière, au lieu de la bronzéifier comme un quelconque épicier enrichi de province, de réunir ses œuvres inédites et de les publier.

Qu'importe une statue? Pourquoi ce symbole inutile et pédant? Son œuvre à elle ne plane-t-elle pas sur les foules; sa parole n'a-t-elle pas éveillé des enthousiasmes, des énergies, des vouloirs, dont les pensées et les actes perpétueront les siens à leur tour?

Louise Michel n'a que faire d'un monument pour vivre dans la mémoire des hommes libres; c'est son œuvre, au contraire, qui leur montre le chemin de la Liberté. Que tous ses écrits soient semés, répandus à pleines mains dans les vigoureux sillons de ce peuple qu'elle a tant aimé, et la moisson sera féconde. La splendeur du grain de Révolte, mûrissant à l'infini et dorant les vastes plaines de notre univers, sera plus fertile et plus douce que l'éclat immobile et passager du bronze des places publiques.

Voilà pourquoi nous avons réuni les papiers de la vieille révolutionnaire. Nous les avons classés et les publierons dans un ordre logique, dans leur teneur exacte. Nous avons voulu qu'ils parussent en une édition artistique et soignée, et cependant à un prix modique, abordable à tous, comme elle-même l'eût voulu.

N'est-ce pas là la plus belle et la plus utile glorification qui convienne à la fois à la modeste révolutionnaire et à ceux qui, partageant ses idées, ont, comme elle l'eut, l'horreur de la superstition, des idoles et des fétiches.

Ne faut-il pas aussi écrire notre histoire, apporter nos documents, étaler nos preuves, afin que, dans les années à venir, les bandits de plume, les laquais des puissants ne falsifient pas impunément à leur profit les faits et les textes?

Ne devons-nous pas, enfin, avoir toujours présente cette existence de force et de douceur, de haine et de bonté, de dévouement et de résistance, afin que nous soyons meilleurs, que nous soyons plus résolus et plus compatissants aussi, car il nous faut, au nom de la justice historique, reprendre justement le vers que le vieil Hugo fit à son propre usage et qui convient, sous beaucoup plus de rapports, à notre Louise, à la Bonne Louise,

De verre pour gémir, d'airain pour résister.

Le présent volume est donc, lecteurs, le tome premier des Œuvres inédites *de Louise Michel. Il contient uniquement des pièces antérieures à la Commune. C'est Louise se révélant déjà l'ardente humanitaire, la fou-*

gueuse républicaine dont les événements feront plus tard la communarde, la révolutionnaire, la libertaire. C'est Louise, dont le grand cœur et la profonde sensibilité exhalent l'amour infini de la nature, de sa mère, de ses amis, du peuple, des malheureux.

M. Laurent Tailhade était tout désigné pour préfacier ce volume ; nul autre que lui ne pouvait mieux le faire ; nous sommes donc très heureux qu'il ait bien voulu accéder à notre demande et nous l'en remercions très vivement.

Au point de vue de la publication elle-même, nous avons eu ce but : faire des volumes soignés et donner le plus possible de matière ; les mettre en vente, d'autre part, au prix le plus bas que permettrait le soin apporté à leur édition.

Les Œuvres posthumes *de Louise Michel seront complètes en trois volumes, du même format que le présent, ce qui permettra de les réunir plus tard pour en constituer l'histoire vivante, vraie, totale, de l'intelligence que fut Louise.*

Nous tenons, dès à présent, à avertir les lecteurs que le second volume, destiné à paraître le 1er *février* 1906 *contiendra un drame puissant,* Prométhée, *qui, sans doute, verra bientôt la scène, — une scène connue.*

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter avoir répondu, en publiant les Œuvres posthumes, *à un besoin réel, et qu'à espérer voir notre initiative porter les fruits que nous avons augurés d'elle.*

Puissions-nous y avoir réussi !

LA LIBRAIRIE INTERNATIONALISTE.

PRÉFACE

Un visage aux traits masculins, d'une laideur de peuple, creusée « à coups de hache » dans le cœur d'un bois plus dur que le granit, masque d'Euménide éclairé par les plus beaux yeux du monde, par des yeux de tendresse et de limpidité; un front ovale, de poète ou de prophète, et, rudement implanté sur les tempes viriles, un bandeau pesant de cheveux gris; une tête énergique, malgré la patte-d'oie ouverte aux commissures des paupières et l'entrelacs de rides que le temps burina, telle apparaissait, au déclin de son âge, celle que les gazettes capitalistes nommaient la « Vierge rouge », ses amis, la « bonne Louise », Clémence-Louise Michel, bâtarde glorieuse d'un obscur hobereau champenois, le marquis de Vroncourt.

Cependant le manque de jeunesse et de beauté, au contraire qu'il dégradât le style de cette noble figure, en exaltait le caractère signalétique, la superbe et douloureuse personnalité. Ce que les peintres du monde, les chroniqueurs de salon ne manqueraient pas de trouver hideux, s'exagérait par l'effort des ans. C'étaient des traits excessifs dans la manière de Zurbaran ou d'Herrera le Vieux. Laideur, certes, mais laideur à la Mirabeau, à la

Rienzi, à la Danton, laideur qui subjugue les foules, tant elle s'éclaire d'esprit, au rayonnement de la flamme intérieure, tant elle brille de génie et de bonté.

Dans son album sur le *Siège et la Commune*, Armand Dayot donne deux portraits de Louise : l'un date de 1871, l'autre de 1901 ; en outre, une photographie prise aux Chantiers, après la condamnation de l'héroïne. Encore que trente ans se soient écoulés entre les deux images, on aurait quelque peine à les dater, si l'habile historien ne les eût serties dans un irréprochable commentaire. Et, lorsque André Gill veut donner de Louise une caricature, il copie, en l'exagérant à peine, le portrait que les journaux iconographiques ont popularisé. Le type n'admet guère de variantes.

Vers 1850, la courageuse fille ne différait point de ce qu'elle était encore pendant le voyage de propagande où la mort vint pour toujours fermer ses lèvres éloquentes.

Dans chacune de ses effigies, on retrouve les mêmes lignes essentielles. Vibrant et large, le nez s'arrondit au bout, indice de bienveillance. Un léger prognathisme fait saillir la lèvre inférieure. Tout le caractère de la bouche énorme, aux lèvres mordantes, fait voir un singulier mélange de douceur et de mépris. La chevelure coupée à la hauteur de la nuque tombe en mèches grisonnantes que partage, sur le front, une raie à la manière des femmes de Balzac. La taille est haute, plate, sans la ligne sinueuse requise par Hoggart ; l'ossature, pesante comme il sied chez un être capable d'assumer les plus rudes fardeaux. Tels, ces Christs sans beauté, rêvés par l'orthodoxie du Moyen Age, dont les épaules tortueuses portaient la misère humaine et, semble-t-il, du ponant au levant, tous les péchés de l'Univers.

Avec ses plans ravagés, ses regards enthousiastes, la flamme d'or de ses yeux bruns, ce visage de Louise n'était-il pas le simulacre évocateur des peines que la bourgeoise tyrannie édicte contre les indépendants ou les miséricordieux : calomnie, exil, prison et, cette arme

des lâches, la famine qui réduit les plus hautains, renverse leur orgueil?

Un geste doctoral, stigmate de pédagogie, un verbe tour à tour sarcastique et chaleureux, puis, sans effort, un rire enfantin pareil à celui du « pauvre Lélian », voilà pour compléter la ressemblance physique de la Grande Révoltée, évangéliste d'amour et de raison en qui soixante ans d'apostolat et de misère n'avaient ni affaibli l'intelligence ni diminué le cœur.

Ajoutez les touches pittoresques : un chapeau de salutiste ou de quakeresse avec, sur la jupe noire de quelque deuil éternel, une cloche de fourrure donnée — à titre de réclame — par le vieux « saute-marquis » Boubou de Rochefort, vous aurez le costume qui complète la physionomie et fait corps avec elle.

Guerrière, aux jours de combat, elle offrit généreusement sa vie à chaque fois qu'un tel sacrifice lui parut nécessaire au triomphe de l'Idée. A Versailles, dans les jours sanglants qui suivirent la Commune, les membres du 6e Conseil de guerre devant qui l'illustre femme cria sa haine et son mépris, connaissant l'amour qu'elle portait à Ferré, la rendirent témoin de son exécution. Une autre eût succombé. Mais la sœur du « communard », comme Louise, condamnée à la déportation et mourant de tuberculose, n'avait pas d'autre amie. Et Louise survécut pour adoucir l'agonie atroce de la pauvre fille, lui rendre, sur la terre d'exil, quelque chose encore de la patrie absente et du foyer perdu.

Déportée en Calédonie, sur le point d'être arrachée à ses compagnons et conduite vers une prison moins rigoureuse, elle fit son geôlier contrevenir aux ordres qu'il avait reçus, prête à sauter dans la mer si on ne la rendait sur l'heure aux forçats de la Commune, ses amis.

Devant le Conseil de guerre, ses réponses vont au sublime, imposent l'admiration à ses adversaires les moins impartiaux. Involontairement, cela fait songer à la Pucelle confondant ses accusateurs. Mais, la vision-

naire de Domrémy, porte-parole des jongleurs franciscains, appuyait son courage sur l'absurde foi dans le surnaturel, tandis que Louise n'eut pour elle d'autre soutien que la raison, le droit, l'amour de la vérité. C'est pourquoi toutes variétés de cagots placent « la bonne Louise » si fort au-dessous de Jeanne d'Arc.

Au temps des représailles, les fusils partent seuls. Déjà Ferré, Bourgeois, Rossel, combien d'autres, avaient payé leur dette à la vengeance des repus. Quand vint le tour de son jugement, Louise, invitée à faire valoir ses moyens de défense, répondit :

« Ce que je réclame de vous, c'est le poteau de Satory où, déjà, sont tombés nos frères : il faut me retrancher de la société. On vous dit de le faire. Eh bien, on a raison. Puisqu'il semble que tout cœur qui bat pour la liberté n'a droit aujourd'hui qu'à un peu de plomb, j'en réclame ma part, moi ! »

Est-il, en vérité, rien de plus fier au monde? Quelles héroïnes, Chimène ou Portia, tinrent jamais de plus fermes discours? Est-il plus auguste victime parmi tous ceux qui, mourant pour la justice, ont offert leur sang au nom des opprimés?

Mais, pour militante que l'on voie une existence, les heures épiques n'y sonnent point tous les jours. Louise Michel connut ainsi les époques de trêve, malgré son cœur d'apôtre et de soldat.

Or, en ces haltes précaires, la vocation renaît, se manifeste impérieusement. Après la lutte, la propagande, et l'institutrice après la guerrière. L'amazone se rappelait ses brevets. Comme à Vroncourt, pays de son enfance, comme au pensionnat des Batignolles où Louise fit ses premiers pas dans la « puériculture », comme dans l'île perdue où son zèle éduquait les enfançons canaques, partout le besoin de propager la lumière enivra ce grand cœur. Tant de vertus, de générosité suprême, n'avaient rien de pédant ou de rechigné. La sainte laïque s'humanisait de la meilleure grâce, aimait à rire, vivait dans cet « esprit

de joyeuse pauvreté » que Proudhon regarde comme l'indice le plus haut de la civilisation. Elle avait la « folie de la bonté », comme les mystiques du XIIIe siècle eurent la folie de la Croix. Elle aimait, se dépouillait pour tous, donnait en plein hiver ses jupes aux pauvresses, ne gardait rien à soi, n'ayant d'autre bien que les aumônes qu'elle prodiguait avec la plus fière pudeur, d'autre besoin que le déjeuner de ses bêtes : chiens, chats, perroquets, volatiles de toute espèce qu'elle soignait comme un troupeau d'enfants.

Elle n'était point féministe, cette Walkyrie. Elle raillait même d'assez haut, avec une ironie acerbe, les « orateurs » en falbalas qui réclament des droits politiques au nom du « sexe faible », tant l'optique a changé depuis 1848. Cette isolée, indépendante et forte, estimait que la femme est un être « appuyé » envers qui l'homme a non seulement des devoirs, mais des droits. Elle ne discutait pas les mérites de la vigne, mais jugeait indispensable de lui donner un tuteur pour qu'elle fructifiât. Elle avait la haine du malthusianisme, car on est toujours le réactionnaire de quelqu'un. Ne voulant pas « créer de la douleur », elle demeura vierge, estimant que c'est encore le seul moyen propre de n'avoir pas d'enfants.

Elle faisait des vers, des vers grandiloquents, torrentueux et romantiques; elle pastichait les rythmes de Hugo, non sans y mêler des incorrections et des trouvailles. Femme d'action, elle n'abondait guère en images. Le monde extérieur ne vit que pour les contemplatifs.

Mais la foi libertaire, l'éloquence, la révolte généreuse brillaient dans ses poèmes comme dans chacun de ses discours. Elle animait ce que la rhétorique de Victor Hugo, dévêtue de ses riches métaphores et de son clinquant surbrodé, a de creux, d'artificiel et d'emprunté.

La bonne Louise ne fut pas un assembleur émérite de syllabes, elle ne s'amusa point aux jeux de la linguistique et de la prosodie. Elle chanta les hymnes d'amour, de

guerre, pendant les heures d'accalmie, au retour de l'exil dans l'ombre des cachots. Ces poèmes que recueillent aujourd'hui les survivants qui l'ont aimée, à défaut de curiosités métriques, de fantaisie et d'art transcendental, outre le souvenir d'une auguste mémoire, portent assez de grandeur et de noblesse pour obtenir tous les suffrages.

Que leurs voix, leurs voix ardentes et sincères nous consolent et nous réconfortent ! Qu'elles nous enseignent, comme l'exemple de la « bonne Louise », comme chacun de ses discours, à ne vouloir, à n'aimer autre chose que que le vrai, le bien, et, malgré les fortunes adverses, à ne jamais désespérer de l'Idéal.

Laurent Tailhade.

Auteuil, le 17 octobre 1905.

VICTOR HUGO à LOUISE MICHEL

VIRO MAJOR

Ayant vu le massacre immense, le combat,
Le peuple sur sa croix, Paris sur son grabat,
La pitié formidable était dans tes paroles;
Tu faisais ce que font les grandes âmes folles;
Et, lasse de lutter, de rêver, de souffrir,
Tu disais : « J'ai tué! » car tu voulais mourir.

Tu mentais contre toi, terrible et surhumaine.
Judith, la sombre Juive, Aria, la Romaine,
Eussent battu des mains pendant que tu parlais.
Tu disais aux greniers : « J'ai brûlé les palais! »
Tu glorifiais ceux qu'on écrase et qu'on foule.
Tu criais : « J'ai tué! Qu'on me tue! » — Et la foule
Écoutait cette femme altière s'accuser.
Tu semblais envoyer au sépulcre un baiser;
Ton œil fixe pesait sur les juges livides,
Et tu songeais, pareille aux graves Euménides.
La pâle Mort était debout derrière toi.

Toute la vaste salle était pleine d'effroi,
Car le peuple saignant hait la guerre civile.
Dehors on entendait la rumeur de la ville.
Cette femme écoutait la vie aux bruits confus,
D'en haut, dans l'attitude austère du refus.
Elle n'avait pas l'air de comprendre autre chose
Qu'un pilori dressé pour une apothéose;
Et, trouvant l'affront noble et le supplice beau,
Sinistre, elle hâtait le pas vers le tombeau.
Les juges murmuraient : « Qu'elle meure! C'est juste.
Elle est infâme! — A moins qu'elle ne soit auguste, »
Disait leur conscience. Et les juges, pensifs,
Devant oui, devant non, comme entre deux récifs,
Hésitaient, regardant la sévère coupable.

Et ceux qui, comme moi, te savent incapable
De tout ce qui n'est pas héroïsme et vertu,
Qui savent que si l'on te disait : « D'où viens-tu ? »
Tu répondrais : « Je viens de la nuit où l'on souffre;
Oui, je sors du devoir dont vous faites un gouffre! »
Ceux qui savent tes vers mystérieux et doux,
Tes jours, tes nuits, tes soins, tes pleurs, donnés à tous,
Ton oubli de toi-même à secourir les autres,
Ta parole semblable aux flammes des apôtres;
Ceux qui savent le toit sans feu, sans air, sans pain,
Le lit de sangle avec la table de sapin,
Ta bonté, ta fierté de femme populaire,
L'âpre attendrissement qui dort sous ta colère,
Ton long regard de haine à tous les inhumains,
Et les pieds des enfants réchauffés dans tes mains;

Ceux-là, femme, devant ta majesté farouche,
Méditaient, et, malgré l'amer pli de ta bouche,
Malgré le maudisseur qui, s'acharnant sur toi,
Te jetait tous les cris indignés de la loi,
Malgré ta voix fatale et haute qui t'accuse,
Voyaient resplendir l'ange à travers la méduse.

Tu fus haute et semblas étrange en ces débats;
Car, chétifs comme sont les vivants d'ici-bas,
Rien ne les trouble plus que deux âmes mêlées,
Que le divin chaos des choses étoilées
Aperçu tout au fond d'un grand cœur inclément,
Et qu'un rayonnement vu dans un flamboiement.

VICTOR HUGO.

Décembre 1871.

AVANT LA COMMUNE

LA MÈRE ET LA PATRIE

A Mme Marianne Michel.

Il est des noms sacrés qui vibrent dans les âmes,
Autels mystérieux des éternelles flammes,
Tabernacles divins.
Quand le monde frémit sous des souffles d'orages,
Que le progrès montant envahit les rivages,
Ils guident les destins.

Oui, ce sont ces deux noms qui remplissent sur terre,
Tout un immense amour : ma patrie et ma mère.
Hélas ! en les disant,
Pensons à ceux qui n'ont ni mère ni patrie !
Et qui trouvent, n'ayant personne qui sourie,
Le monde triste et grand.

O ma mère, tu sais, je t'aime sans limite ;
Je t'adore, ô patrie, aux rives si petites
Pour qui voit l'infini.
Et je donnerais tout pour voir vainqueurs tes braves,
Pour voir tes peuples grands et libres tes esclaves
Sous tout le ciel béni.

Paris, 25 août 1851.

A VICTOR HUGO

Quand le poète prend tous les cris de son âme,
Tout le sang de son cœur, tout ce qu'il a de flamme,
Tout ce qu'il a de beau,
Il l'enferme en un chant ou de harpe ou de cuivre,
Dans la strophe grondante, et le met dans un livre
Ainsi qu'en un tombeau.

Et le livre s'emplit de visions nombreuses
Qui s'éveillent dans l'ombre et montent radieuses
Au ciel mystérieux!
Chaque fois qu'une main vient soulever la page
On les voit s'envoler, menant de plage en plage
Leur vol audacieux.

Le noir chevet des morts, le gibet de l'esclave,
O mon livre! ont sur toi leur ombre triste et grave :
Je te donne au banni.
Va-t'en, livre fidèle, et parle-lui de France,
Et remplis en passant de rayons d'espérance
Le profond infini.

Paris, 1860.

SAINT-JUST

Ombre d'un citoyen, Saint-Just, je te salue!
Viens, frère, parle-moi : l'heure est-elle venue?
Les Pharaons vont-ils tomber?
Vois-tu, souvent la nuit, quand l'horizon est sombre,
Je m'en vais en rêvant, et près de moi ton ombre
Se dresse et semble me parler.

Et nous allons tous deux, moi dans l'ombre indécise,
Toi dans l'éternité; nous allons, et la bise
Pleure les morts et les proscrits.
Et tout ce qui jadis éblouissait le monde,
La liberté, l'honneur, semble dormir sous l'onde.
Le silence même a des cris.

Une immense hécatombe, un sépulcre, un repaire,
Voilà ce qu'ils ont fait de la patrie, ô frère.
L'aigle a fondu de son rocher,
Les chacals ont rampé, l'hyène immonde est venue
Et l'on ne voit plus rien sur terre et dans la nue.
L'avenir peut-il abdiquer?

Vois ce qu'ils ont, ces loups, fait de la République?
Ce peuple au cœur ardent, ce peuple magnifique
Prend pour maître un aventurier;

Il ne s'éveille plus au bruit de son histoire,
Même sous le fouet; c'est à ne pas y croire,
Sa honte est à terrifier.

Oh! du moins, autrefois, dans vos luttes sanglantes,
Le cœur battait à l'aise, et des ailes géantes
Emportaient votre esprit en haut;
On pouvait, en mourant sur la place publique,
Crier de l'échafaud : « Vive la République ! »
Oh! c'était grand et c'était beau !

Aujourd'hui, tout se tait; on entasse dans l'ombre,
Pour qu'ils ne parlent plus, des prisonniers sans nombre,
Car la mort ferait trop de bruit.
Et quand on voit parfois que cette agonisante
Qu'on appelle la France a murmuré, mourante,
Un soupir dans l'affreuse nuit;

Quand elle a tressailli de honte ou de colère,
L'homme qui la soumet, horrible bestiaire,
Sur elle étend son hideux bras!
Et nous souffrons cela! ce néant nous domine!
Le nain pour piédestal a pris une colline
Et nous le regardons d'en bas.

Oh! vous nous méprisez, vous, ombres magnanimes,
Qui donniez, frémissants de vos désirs sublimes,
Jusqu'à la bonté de vos cœurs.
Vous qui saviez briser dans le fond de vos âmes
Toute faiblesse humaine et qu'on traitait d'infâmes,
Effrayants et saints éclaireurs!

Oh! vous étiez bien purs, quoique étant implacables,
Et vous étiez bien grands, apôtres formidables
De l'auguste fraternité.
Or, tandis que mes yeux se remplissaient de larmes,
Une nuit, j'entendis comme un lointain bruit d'armes
Dans le silence répété.

C'étaient eux! les géants, les terribles archanges
Qui pour ouvrir la route ont mis dans leurs phalanges
La mort, comme on met un faucheur.
C'étaient eux qui, le cœur saignant sur la victime,
Frappaient le souverain, montrant de loin l'abîme
Aux rois livides de frayeur.

. . . . . .

Comme je regardais cette cohorte sombre,
Un d'eux, s'en détachant, vint près de moi dans l'ombre
Et me tendit ses pâles mains,
Comme les donne un frère après les jours d'absence,
Et je lus dans son âme, au milieu du silence,
L'arrêt terrible des destins.

Tous deux nous paraissions à peu près du même âge,
Et soit que ce fût l'âme, ou l'air, ou le visage,
Ses traits étaient pareils aux miens.
Et Saint-Just me disait dans la langue éternelle,
« Entends-tu, dans la nuit, cette voix qui t'appelle,
Écoute, l'heure sonne, viens! »

Paris, janvier 1861.

A CEUX DE 92

PAUL DE FLOTTE

Dors en paix, Paul de Flotte, en ta tombe lointaine!
Les bataillons épars s'assemblent dans la plaine,
Et le bruit du combat, par l'orage emporté,
Berce ton lourd sommeil, comme le vent des grèves.
Dors en paix, noble cœur, et laisse errer tes rêves
Sous l'aile de la Liberté!

Sur ta couche glacée, elle est, ombre géante,
Comme au chevet d'un fils veille une mère aimante;
D'un peuple qui s'éveille elle dit les succès;
Et sur ton froid tombeau, semant des palmes vertes,
Quand des brumes du soir les plaines sont couvertes,
Elle s'assied sous ton cyprès.

C'est là qu'elle repose un instant, solitaire,
Comme l'aigle géant qui, du seuil de son aire,
Domine la vallée, et plonge dans les bois;
C'est de là qu'on entend gronder ces cris sublimes,
Qui des Alpes, la nuit, frappant les hautes cimes,
Au monde entier jettent sa voix,

Souffle mystérieux qui sème sur le monde
De l'urne des héros la poussière féconde;
C'est pourquoi sur ton front ne tombent point nos pleurs:
Qu'importe de mourir quand l'œuvre est accomplie!
Aussi sur ton cercueil ma muse recueillie
N'aura que des chants et des fleurs.

Paris, février 1861.

SERMENT

LES NOIRS DEVANT LE GIBET DE JOHN BROWN

Frères, il est donc vrai, la guerre est déclarée.
Venez... Qui d'entre nous, pour la cause sacrée,
Ne donnerait cent fois son sang?
Quand l'arène est grondante on brûle d'y descendre,
Les restes des martyrs sont plus froment que cendre,
Qui d'entre vous ne prendrait rang?

Venez, frères, venez ; la torture est délices,
Le gibet même est beau ; la flamme des supplices
Est l'immense foyer d'amour,
L'éclair du glaive reste en sillon de lumière,
Et quand le juste meurt, sa parole dernière,
Dans l'air, retentit nuit et jour.

Venez, vous les grands cœurs, vous les âmes ardentes
Il faut des bras géants pour ces luttes géantes,
Des fronts que rien ne fait pâlir.
Il faut, quand le chemin est sillonné d'abîmes,
Les traverser au vol; venez, esprits sublimes,
Venez, vous qui savez mourir.

Venez et jurons tous, jurons-le par nos pères,
Jurons par nos martyrs, nos frères et nos mères,
De combattre jusqu'au dernier !
Ah ! si nous mourons tous, sacrifice suprême,
Sur l'immense tombeau viendra le peuple même.
Maudit celui qui sait plier !

Frères, jurons donc tous ! L'horreur nous environne ;
Du vieux parti, bercé par le vent mo[illegible]ne,
Tombe le dernier fort.
Mais à nous les déserts, les solitud[illegible]es,
L'inconnu, l'infini dont nul ne sait [illegible]s,
Les secrets que garde la n[illegible]

Jurons aussi par toi, qui dans les catacombes,
O mage, dans les cieux, dans les flots, dans les tombes,
Entends sonner l'éternité !

Et le peuple, prenant la nuit, au gibet sombre,
Le linceul de l'esclave et l'agitant dans l'ombre,
En fait surgir la Liberté.

Paris, 2 mai 1861.

A MA GRAND'MÈRE

A toi mes premiers vers et l'aube de ma lyre,
Comme à toi mon premier sourire ;
Grand'mère, reconnais les chants qu'à mon berceau,
Disait au fond des bois, sous l'aile du zéphyre,
L'écho sonore du château.

Et l'aïeul qui mêlait à ta voix sa guitare,
Tandis qu'une errante fanfare
Se perdait dans les bois ; alors fiers chevaliers,
Ducs, comtes, hauts barons venaient, troupe bizarre,
S'asseoir aux gothiques foyers.

Pour moi, rêveuse enfant, les notes résonnantes
Se dressaient, fortes et vibrantes ;
Les trilles paraissaient, le front chargé de fleurs,
Passer et repasser en écharpes brillantes,
Troupes d'innombrables danseurs.

Et la gamme courant ou légère ou profonde,
L'accord lointain et sourd qui gronde,
La note qui descend, la note qui s'élance,
L'arpège harmonieux, élargissant son onde,
La douceur du chant qui balance.

Quand ta voix s'élevait, douce, voilée et tendre,
Au loin il me semblait entendre
Des luths aériens vibrer sur les créneaux
Et parfois les soupirs de ceux qui, sur la cendre,
Priaient au fond des noirs arceaux.

Ou quelquefois encore, aux heures fantastiques,
J'ai vu les tourelles antiques
Élever avec toi des chœurs mystérieux ;
Le nécromant volait, armé des mots magiques,
Et l'étoile enflammait les cieux.

Alors le roi des sons descendait sur ta lyre
Et son aile venait bruire
Sur mon front; j'évoquais le fantôme éclatant
Et je priais alors l'aïeul de me redire
De merveilleux récits d'antan.

J'aimais surtout, j'aimais une histoire bien sombre.
Ils étaient beaux, le soir, dans l'ombre,
Les rêves d'autrefois : démons, guerriers, brigands,
Spectres et bohémiens, aventures sans nombre
De mille fantômes errants.

Puis c'était la jeunesse agitée et brillante,
Ou bien, dans sa tombe sanglante,
Quelque armée endormie au sortir des combats.
Toujours tu l'écoutais, ou triste ou souriante,
Comme si tu ne savais pas.

Hélas! pourquoi ces jours ont-ils passé si vite?
Déjà tu restes seule et sur ton front serein
J'ai peur de voir une ombre et que tu ne me quittes.
Comme au jour où l'aïeul mourut, tenant ma main,
Je me sens frissonner; mon âme se délite
Sous le vent glacé du destin.

Ces doux chants resteront dans mon âme, ô grand'mère!
Les monuments croulés gardent le bruit des vents :
Ainsi je garderai la harpe du trouvère.
Dans l'ombre du manoir j'ai devancé les temps,
Je ne veux pas du siècle, et ma vie éphémère
Saura lire à travers les ans.

Écrit quelques années après.

J'étais triste déjà; pourtant la froide pierre
Ne couvrait qu'un d'entre eux; et voici, maintenant
Que tant de fois encore, aux murs du cimetière,
Le gouffre s'est rouvert affreux, noir, effrayant;

Maintenant que ma vie en holocauste offerte
Ne connaît que le deuil, je sens fleurir parfois,
Comme sur les tombeaux croît l'herbe épaisse et verte,
Des songes infinis qui flottent dans ma voix.

Qu'on ne s'étonne point si ces songes, dans l'ombre,
Des brillants astres d'or ont parfois la lueur;
Ils ont des fronts d'azur et des ailes sans nombre,
Car leur racine a pris tout le sang de mon cœur.

Oh! oui, l'herbe est plus haute et les fleurs sont plus belles
A l'ombre des cyprès; on sent qu'en liberté
S'envolent les esprits, les parfums et les ailes,
Et l'on voit dans la nuit poindre l'éternité.

N'ouvrez donc point ce livre où vous verriez des tombes
Sous les arbres en fleur, ô vous qui n'aimez pas
Que la mort au front pâle, aux nids blancs des colombes
Par les beaux soirs d'été souvent porte ses pas.

Oh! non, ne l'ouvrez point! Chaque strophe, âme sombre,
Vous laisserait aux mains, sous le ciel nébuleux,
La poussière d'une urne, et peut-être à son ombre
Dans un songe effrayant vous verriez les grands cieux.

Mais pour moi je m'en vais sans crainte dans l'espace,
Où? je l'ignore encore, je cherche le chemin.
Si dans le grand désert nul voyageur ne passe,
Qu'importe! j'irai seule à la voix du destin.

Paris, 29 mars 1861.

PARIS

Toute l'ombre a versé ses ténébreuses urnes;
Toute la sombre nuit, ses spectres taciturnes;
L'eau dort sinistre et glauque, et dans son lit profond,
Gouffre toujours ouvert, dans l'horrible silence,
On entend tout à coup vers le mystère immense
Quelque chose tomber d'un pont.

On dirait qu'à la fois les pâles réverbères,
Tous les souffles glacés de toutes les misères,
Les fantômes vivants et les froids trépassés,
Les bandits embusqués sous les portes dans l'ombre
S'en vont au même point, vers la morgue, où sans nombre,
En entrant, ils sont effacés.

Procession hideuse! où les hommes, les femmes,
Les enfants effarés, les uns, corps, d'autres, âmes,
En vain s'y refusant, s'en vont, s'en vont sans fin!
Tous y sont! par les spectres ou bien par la pensée,
Oui, tous ont là leur place et la route est tracée
Large et lugubre le matin.

Paris, 1861.

LES MISÈRES

I

Riches, quand vous voyez passer, courbés par l'âge,
De ces pâles vieillards sinistres et pensifs,
Si sombres qu'on croirait voir debout sur la plage
Ces spectres de granit qu'on nomme des récifs;

Quand vous voyez ces fronts que couvre la poussière,
Que baigne la sueur, ah! ne sentez-vous pas
La tristesse à vos cœurs s'attacher comme un lierre?
Laissez tomber vos pleurs. Hélas! Trois fois hélas!

Ah! oui, pleurons, nous tous, qui prenons de la vie
Tout ce qu'elle a de grand, tout ce qu'elle a de beau :
Intelligence, amour, et qui laissons la lie
Dans la coupe, quand vient le sommeildu tombeau;

Nous qui, le front levé, regardons les étoiles,
Ces navires divins, mondes, soleils, esprits,
Dans le grand infini monter à pleines voiles;
Nous qui croyons, aux cieux, voir nos destins écrits.

II

Je me souviens qu'un soir, sans doute oubliant l'heure,
Je revenais, la nuit au cœur et sur le front,
Pensant à ceux qui n'ont ni rêve ni demeure,
Et passent, écoutant le bruit que d'autres font.

Paris s'assombrissait, et d'épaisses ténèbres
Descendaient dans mon âme. Abîme! immensité!
Gouffre profond du mal! calme des murs funèbres,
Oh! quand luira sur tous l'éternelle clarté.

Une forme de femme, une larve immobile
Attendait sous un porche; on eût dit que la nuit
Près d'elle était plus triste; il semblait qu'un reptile
A ses cheveux charmants mêlait un nœud maudit.

Son vêtement de laine, au pâle réverbère,
Était sinistre à voir, et l'azur de ses yeux
N'avait plus rien de doux ni rien de téméraire :
C'était un regard mort au monde comme aux cieux.

Ce fantôme parfois en avançant la tête
Interrogeait la nuit, et je ne sais quel chant
Bizarre, interrompu, chant de mort et de fête,
S'échappait de sa lèvre au sourire effrayant.

Tout à coup cette larve, avec son pied, dans l'ombre
Rencontra quelque chose et le prit dans sa main,
Je l'entendis jeter ce rire étrange et sombre
Que l'on a quand on raille en face du destin.

Alors il se passa sous la lugubre porte
Quelque chose d'affreux : cette femme avait faim
Et, tandis que des fleurs couvraient son front de morte,
Dévorait ce débris laissé par quelque chien.

Voilà pourquoi j'ai su toute l'histoire affreuse
De l'être qui s'en va dans les profondes nuits,
Sous la pluie et la honte, et dans l'orgie hideuse,
Livrant son front livide aux baisers des bandits.

Cette femme, jadis, se nommait Marguerite;
Autrefois âme pure, enfant au cœur joyeux,
Elle ignorait le mal, étant toute petite,
L'innocence et l'espoir étoilaient ses beaux yeux.

La rêveuse Allemagne eut son premier sourire ;
Parmi ses jeunes sœurs, vierges aux blonds cheveux,
Souvent sa voix vibrait comme un chant sur la lyre
Et son regard d'azur se mêlait aux grands cieux.

Voilà ce qu'elle était quand l'horrible misère
Vint s'asseoir au foyer, quand elle eut faim et froid,
Qu'à la fosse commune on eut porté sa mère,
Et que le vent d'hiver glissa sur l'humble toit.

C'est votre œuvre à vous tous dont jamais la nuit sombre
Ne cache les bienfaits sous les voiles du soir,
Vous qui passez sans voir les misères sans nombre
Ou qui fermez l'oreille aux cris du désespoir.

Oui, c'est vous; frémissez, car elle s'est vendue,
La malheureuse enfant, pour des haillons hideux :
On permet de se vendre, on défend d'aller nue.
Que vous importent à vous tous ces détails affreux ?

Pleurons, amis, pleurons ! Oh ! n'est-il donc personne
Qui s'en aille sans cesse et la nuit et le jour,
A l'heure où paraît l'aube, à l'heure où minuit sonne,
Relevant, consolant le pauvre avec amour.

III

Nous qui sommes remplis d'espérances sublimes,
Ah ! pleurons ! Il en est qui des divins sommets,
N'ont jamais vu de loin les rayonnantes cimes ;
Il en est que l'esprit ne visite jamais !

Quand, tout remplis des chants de la harpe ou de l'orgue,
Nous allons devant nous par les notes bercés,
N'avons-nous point, soudain, vu l'affreux spectre Morgue,
Où, sinistres et nus, sont les froids trépassés?

Quand, de l'art enivrés, nous sortons d'un théâtre,
Comme un arc triomphal nous voyons les grands cieux;
Et d'autres, dans la nuit, regardent l'eau bleuâtre
Qui les regarde aussi, l'œil fixé sur leurs yeux.

Quand ils aiment, parfois, leur amour est dans l'ombre;
Et nous, quand nous aimons, nous regardons plus haut
Que tous les astres d'or et les soleils sans nombre;
Il nous faut du bonheur : c'est du pain qu'il leur faut.

Tantôt c'est la famine horrible, la misère
Couverte de lambeaux, squelette à l'œil ardent,
La peste, ombre livide, et l'implacable guerre
Dont les plus beaux lauriers sont tout couverts de sang.

Tantôt, spectre chargé d'un manteau de nuées,
C'est l'inondation, gigantesque tombeau
Des forêts en débris et des villes tuées
Que garde le passé sous son funèbre sceau.

Quand, semblable à l'autour planant sur la campagne
La peste a, sur les tours, levé son noir drapeau,
Paisible, on voit s'asseoir en haut de la montagne
La Mort, comme un berger qui compte son troupeau.

Mais quand on voit gagner, comme une mer horrible,
L'égoïsme hideux; quand richesses, grandeurs,
Plaisirs, sont une proie où s'acharne, terrible,
L'homme effrayant couvert de sang et de sueurs,

Ah! levons-nous, nions cette tendance impie.
Quoi! laisserions-nous tous ce fleuve aller, montant,
Ajoutant à la mort la terreur infinie
De l'ombre que l'on sent venir en pâlissant?

Allons, plus de vains mots, des choses véritables!
L'aumône, ce n'est rien de la fraternité.
Que sont tous ces palais élevés sur les sables?
Pourquoi ces hautes tours à des Babels semblables?
Hommes, aimons l'humanité!

Paris, novembre 1862.

CURTIUS

Au milieu du forum s'ouvre un gouffre effrayant,
Et l'invincible ville a peur en s'éveillant,
Du sinistre miracle.
L'oracle, consulté par les prêtres des dieux,
Dit : « Il faut ce que Rome a de plus précieux, »
Et Rome croit l'oracle !

Le gouffre ouvert mugit comme un sombre océan,
Rugit comme un lion et comme un ouragan.
Bouche du noir abîme,
La nuit en sort, mêlée à de rouges lueurs,
Oh ! c'est beau, s'il ne faut pour de telles horreurs
Qu'une seule victime !

Citoyens, ce que Rome a de plus précieux,
C'est ce jeune homme ayant dans l'éclat de ses yeux
Tout le ciel d'Italie ;
Dans le cœur, tout l'amour des austères Brutus
Pour la grande patrie. Approche, Curtius !
Ta vie est accomplie.

Pourquoi pâlir, Romains! Il est doux de mourir
En sauvant son pays; il fait bon s'endormir
Sous le cyprès civique.
Et sur son cheval blanc, hennissant de terreur,
Curtius, frémissant, s'écrie avec ardeur :
« Vive la République! »

Ils tombèrent tous deux : le cheval effrayant
De terreur et couvert d'une écume de sang;
Le maître magnifique!
L'abîme se ferma; mais sous terre on entend
La voix de Curtius, dans la nuit, répétant :
« Vive la République! »

Rome encore parfois s'éveille à cet accent
Et se lève soudain, tant il est menaçant,
Le crieur fatidique.
Mais elle se rendort dans un songe accablant...
Hélas! ô Curtius, ta mort devait pourtant
Sauver la République!...

Paris, juillet 1862.

A DES ENNEMIS

Je suis le lion mourant, superbe et solitaire,
Que la chasse poursuit jusque sur son rocher;
Je suis le lis brisé, tout couvert de poussière
Par l'orage et les vents, et que d'un pied vulgaire
Foulent la chèvre errante et l'ignorant berger.

Je suis l'aigle hardi, qui voit crouler son aire
Dans l'horrible tourmente, et qui d'un plus haut lieu
Que celui des éclairs écoute le tonnerre,
Exilé de trop haut pour jeter à la terre
De ces pleurs indignés que dessèche le feu.

Merci, car vous m'avez fait horreur de la terre;
J'ai trouvé pour vous fuir la route de l'azur.
Peu m'importent vos bruits, votre folle colère.
Je vois, bien loin de vous, une phalange entière
De fiers réformateurs, au front superbe et pur.

Leur rêve est le mien même; il est grand et sublime.
J'y vais à travers tout! Leurs cœurs sont généreux
Et les vôtres sont froids; je m'en vais à la cime
Autour de vous toujours tout est nuit et crime.
Je m'en vais pour combattre et mourir avec eux.

Paris, janvier 1862.

SERMENT AU PEUPLE

Sous le crêpe funèbre et dans l'ombre lugubre, aussi longtemps que ma voix pourra se faire entendre, qu'elle crie vers toi, ô Liberté!

Aussi longtemps que la Pologne sera éclairée par l'incendie, aussi longtemps que la Russie l'étreindra dans ses serres, aussi longtemps que Venise et Rome gémiront; ô Liberté, mes amours, je resterai dans la nuit, t'appelant du fond de mon âme, et quand je t'aurai vue, quand je t'aurai saluée à genoux, je veux mourir, ô Liberté; ce sera assez de joie pour une éternité.

Vroncourt, 15 octobre 1865.

GUERNESEY

A travers l'océan et les souffles polaires
Résonne le clairon vivant.
Et mêlés à la nuit, aux effrayants mystères,
Les flots noirs et forts vont montant.

Le gouffre est là béant; comme des chiens en laisse
Hurlent les sombres ouragans.
De rougeâtres éclairs déchirent l'ombre épaisse,
Éclairent le ciel par instants.

Voyez-vous dans la brume un rocher couvert d'ombre :
C'est là qu'est le maître exilé.
Mais pour lui, dans la nuit, des visions sans nombre
Montrent l'avenir étoilé.

Juin 1865.

LES

OUVRIERS DE ROUEN

Le savons-nous bien tous? Tandis qu'en nos demeures,
Nous laissons, en songeant, passer sur nous les heures,
Moi, tandis que j'écris,
Et que d'autres s'en vont dans les fêtes bruyantes,
En France, près de nous, sont des bouches mourantes
Dont nul n'entend les cris!

Ah! nous sommes des fous ou bien des misérables!
Nous jetons aux prisons, aux bourreaux, les coupables,
Et nous disons : Horreur!
Le bandit, il est vrai, frappe au cœur sa victime,
Mais nous laissons mourir. — Il est plus magnanime,
Faisant moins de douleur.

Et nous nous disons grands, justes, bons et paisibles!
Ah! quand nous paraîtrons aux assises terribles
De la postérité,
Ne disons point trop haut, de peur des ombres pâles
Dont il évoquerait encor les derniers râles,
Ce mot : Fraternité!

Oui! depuis plus d'un an compté par la souffrance,
On mourait à Rouen, n'ayant plus d'espérance,
Quand nous l'avons appris!
Nous ne le savions pas! Et les plaintes des mères
Et des petits enfants, dans les bises amères
Pleuraient toutes les nuits!

Nous savons maintenant. Ah! point de cœurs vulgaires
Qui pèsent leur offrande! il faut sauver nos frères
Sans perdre un seul instant.
Donnons sans balancer, donnons jusqu'à nos âmes,
Tous, qui que nous soyons, hommes, enfants ou femmes;
On tue en hésitant!

Vite! Tandis que nous disons : « Il faut souscrire »
La nuit, dans les chemins, un pauvre enfant expire.
Car nous le savons tous :
Quand les pères n'ont plus aucune nourriture,
Les enfants, dans les champs, s'en vont à l'aventure,
Sur la pitié des loups.

Ils s'en vont, et la ville est au loin effacée ;
Ils ont peur; les plus grands prennent, l'âme glacée,
Les petits par la main.
Ils s'en vont, et sur eux se répand la grande ombre;
Beaucoup ne souffrent plus, hélas! car le froid sombre
A fait taire la faim!

Octobre 1865.

LA POÉSIE

A vous la poésie comme l'onde aux fontaines.
Le livre d'Hermann.

Silence! entendez-vous dans les gouffres profonds,
Avec leur voix d'airain, sonner les noirs clairons?

. . . . . .

La vision me prit dans la grande ombre morne;
Et par delà les temps, les cieux que rien ne borne,
Nous allâmes tous deux.
On voyait comme en rêve errer d'étranges groupes;
Formes vagues, portant des astres sur leurs croupes,
Des astres dans leurs yeux.

Dans l'éther, on sentait planer l'amour immense;
Une effluve suprême, une âme, une puissance,
Emplissait l'infini.
C'était un souffle errant, semblable au vent des plaines,
Plein d'orages, d'éclairs, de brûlantes haleines,
Redoutable et béni.

Il grondait dans les flots, dans les forêts profondes,
Dans l'abîme des cœurs et les gouffres des ondes,
Appel mystérieux;
Il était voix, parfum, amour, intelligence;
Il attirait les cœurs, invincible puissance,
Et les portait aux cieux.

Oh! comme il était beau, ce rayon des étoiles!
Oh! comme il était doux et léger dans les voiles,
Cet orage divin!
Et les lueurs disaient une hymne parfumée,
Tandis qu'harmonieux, dans la nue enflammée
Montait le chant sans fin.

Partout le ciel avait des splendeurs inconnues,
Une aurore nouvelle éblouissait les nues,
Les cieux disaient : planez!
Envolez-vous! disaient les aigles aux colombes;
Venez, disait l'azur; venez, disaient les tombes,
Et tout disait : aimez!

C'était sublime et beau d'une beauté suprême,
Comme si l'on eût vu l'éblouissement même
Passer au firmament.
Et partout on sentait une âme universelle,
Portant esprits, parfums, chants, azur sur son aile,
Être sylphe et géant.

Ce souffle créateur, c'était la poésie,
La poésie, esprit, amour, chant, ambroisie,
Ame, souffle de feu,
Qu'on sent, à travers l'ombre et les flots gris du sable,
Tantôt douce et charmante et tantôt formidable,
Apparaître en tout lieu ;

La poésie où vit la feuille, où l'oiseau chante,
Qui fuit dans le désert sur la cavale ardente
Vers l'horizon lointain ;
Mêlée à l'aube, aux soirs, aux tombes sous les herbes,
Aux forêts, à la nuit, aux ruines superbes,
Aux lyres, à l'airain.

C'est elle qui jadis se penchait rayonnante
Sur les mâts de Colomb. Son aile frémissante
Dirige le destin.
Du nid mystérieux soudain elle se lève
Et le siècle sort flamme, lumière ou glaive,
De son manteau divin.

O poésie ardente, ouragan dans les plaines,
Clairon du gouffre que les bouches surhumaines
Cherchent dans l'inconnu,
Je te salue, auguste et suprême puissance
Fanal mystérieux, qui brille, flamme immense,
Quand le temps est venu.

Je te salue, assise au-dessus des grands astres,
De l'éternité sainte étoilant les pilastres.
Esprit éblouissant,
C'est toi qui, sous le nom de liberté, dans l'ombre,
Guides l'humanité; c'est toi qu'austère et sombre,
Vois le prophète ardent.

Et nous tous ici-bas, lévites ou grands prêtres
Qui regardons passer dans les branches des hêtres
Les noirs frémissements,
Soyons grands, soyons fiers, nous qui sommes poètes;
C'est un sacre versé dans l'ombre sur nos têtes
Un sacre sur nos chants.

. . . . . .

L'esprit se tut; partout s'éteignait la lumière,
Et le vent froid des nuits passait sur la bruyère.

Paris, janvier 1865.

NOX

Les plus petites
Des humbles fleurs,
Les marguerites,
Cachent des pleurs.

Vent du soir, que fais-tu de l'humble marguerite?
Mer, que fais-tu des flots? Ciel, du nuage ardent?
Oh! le rêve est bien grand et l'âme est bien petite,
Noir destin, qu'en fais-tu de mon rêve géant?

Lumière, que fais-tu de l'ombre taciturne?
Et toi qui, de si loin, l'appelle près de toi?
O flamme, que fais-tu du papillon nocturne?
Songe mystérieux, que feras-tu de moi?

. . . . . .

Où va le rameau vert, où va la feuille sèche,
Ames, souffles, parfums, où vous en allez-vous?

. . . . . .

Voici le loup hurlant, dans les murs, par la brèche,
Mais l'astre est rayonnant dans l'azur pur et doux.

1865.

ROUGET DE LISLE

Passons, passons les mers, passons les noirs vallons,
Passons! que les blés mûrs tombent dans les sillons!

Dans le Champ de Mars solitaire,
La grande foule arrive à flots;
L'image d'un homme de guerre
Se dresse à l'ombre des drapeaux.
Comme le vent frémit dans l'arbre,
Un souffle passe sur les fronts,
Dans l'air, sur la cime des monts,
C'est la voix du soldat de marbre.

Passons, passons les mers, passons les noirs vallons,
Passons! que les blés mûrs tombent dans les sillons!

Cette voix, c'est la *Marseillaise*,
Bouche d'airain, souffle de feu :
La Révolution française
Qui frémit et gronde en tout lieu.
Ce soldat, c'est Rouget de Lisle!
Il n'eut jamais de monument
Pour que son ombre allât, errant
Dans l'air et sur le flot mobile.

Passons, passons les mers, passons les noirs vallons,
Passons! que les blés mûrs tombent dans les sillons!

L'heure du triomphe est venue,
Il faut que, fantôme ou vivant,
Il apparaisse sous la nue,
Disant : « Peuple, sois fort et grand!
Plus de larmes, le monde est libre,
L'esclavage s'est effacé,
Car la *Marseillaise* a passé
De l'Orénoque jusqu'au Tibre. »

Passons, passons les mers, passons les noirs vallons,
Passons! que les blés mûrs tombent dans les sillons!

Paris, 1865.

A GARIBALDI

ASPREMONTE

Oui, nous l'avons tous vu : des mains italiennes
Ont frappé le héros; nous, âmes citoyennes,
Nous l'avons vu tomber.
Oui, lui, Garibaldi, le lion pris au piège,
Des lâches, des bourreaux, horrible sacrilège,
Ont osé le toucher.

Voilà ce qu'on a vu sous la clarté splendide
Du beau ciel d'Italie, et nul soldat rapide
Ne s'est mis devant lui;
Nous sommes tous restés assis dans la poussière,
Et sur le noir rocher, comme sur un calvaire,
La foudre n'a pas lui.

Paris, 1865.

LE BARDE

Debout au pied d'un chêne à l'ombre prophétique,
Le barde était resté dans la forêt antique,
Interrogeant les nuits,
Les ténèbres, la mort; perdu dans les mystères,
Et voyant au lointain s'enfuir vers d'autres terres
Des phalanges d'esprits.

La nuit était obscure et les ombres profondes;
Et pourtant il voyait aux cieux errer les mondes,
Tournoyer les soleils;
Et la clarté venir, ouvrant de vastes ères
A l'univers obscur; les grandes lumières
Descendre en flots vermeils!

Mirage éblouissant : il vit au loin les mages,
Éclairant, à travers les ténèbres des âges,
Les générations.
« Teutatès, disait-il, à quoi bon mon courage?
Et qui suis-je? » L'Esprit dit : « La voix qui présage
Les révolutions! »

Or, il ne savait pas, la Gaule étant paisible,
Que le soldat romain, à l'épée invincible,
Y placerait César;
Et ne comprenait point que le gibet infâme,
Dressé par les tyrans, déifiait une âme
Bien plus haut que le char.

***

Huit ans se sont passés, et la voix des présages,
Autour du noir cromlech', dans les souffles d'orages,
S'éveille chaque nuit.
César règne vainqueur sur la Gaule conquise;
Mais d'être sa captive indignée et surprise
La Gaule le maudit.

Les échos des forêts, les profondes ténèbres,
La nuit, vont répétant les paroles funèbres
Que disent les Gaulois,
Se souvenant du jour où, pâles d'épouvante,
Les vieux Romains ont vu leur stature géante
Pour la première fois.

Et le barde, debout, sous l'arbre fatidique,
Parlait, et de sa bouche austère et prophétique
Sortaient des mots de feu.
Car il n'était plus seul sous le chêne magique;
Les Gaulois écoutant sa parole énergique
Croyaient ouïr leur Dieu.

« Pourquoi craindre la mort quand nous sommes esclaves?
Disait-il ; mourir, c'est, affranchi des entraves,
Aborder l'infini.
Ce n'est pas le Romain dont le glaive moissonne,
C'est le destin qui frappe et c'est l'heure qui sonne
Quand l'exil est fini.

« Si parmi nos guerriers Hésus ne peut descendre,
Qu'à César effrayé ne restent plus que cendre
Et que débris fumants.
Qu'il dise : « Je n'ai pu, même chargés de chaînes,
« Asservir les Gaulois. » Et tous, sous les grands chênes,
Répétaient ses serments.

. . . . . .

Et pourtant, les Romains restèrent dans la Gaule,
Mais Romains ou Gaulois, le nom n'est qu'un symbole,
Tous les peuples sont un.
Ce qui fait les combats, ce qui fait les frontières,
C'est l'abus de la force et le peu de lumières,
L'égoïsme importun.

. . . . . .

Par le glaive romain, au pied même des chênes,
Le barde fut frappé ; tout le sang de ses veines
Bondit en flots pressés.
Il mourut ; le destin et la voix des présages,
Autour du noir cromlech, dans les souffles d'orages,
S'étaient-ils donc trompés?

Non, toujours ceux qui sont morts en disant : Patrie !
Que le peuple le sache, ou bien qu'il les oublie,
Ont leurs destins marqués.
Les uns sont éclaireurs et les autres victimes.
Tous viennent à leur heure, effrayants ou sublimes,
Vivants ou trépassés.

Il est donc revenu dans les jours de tempêtes;
Semblable aux épis mûrs dont s'inclinent les têt s,
La foule en a frémi.
Il est venu, laissant du sommet des falaises,
De la cime des monts, tomber des *Marseillaises*
Sur le monde endormi.

Paris, juillet 1867

A MADAME MARIANNE MICHEL

Mère, pourquoi frémir quand je te dis mon rêve?
Le pêcheur endormi voit en songe la grève;
Moi, je vois je ne sais quel mirage lointain
Qui se mêle à l'aurore, à la nuit, au matin.

Je suis toute en orage, et rien ne m'inquiète.
Oh! non, ne frémis pas : le laurier du poète
Est souvent un cyprès; mais les cyprès sont beaux,
La vision rayonne à travers leurs rameaux.

Et puis rien n'y ferait, vois-tu, j'ai dans la tête,
Dans l'âme, dans le cœur, une immense tempête.
Te souviens-tu qu'enfant, j'entendis une voix,
M'appeler dans la nuit une première fois?

Rêve de troubadour, qui voit passer dans l'ombre
Le mirage trompeur des visions sans nombre,
Peut-être! Et, cependant, une seconde fois,
Ma croyance est ainsi, j'entendrai cette voix!

Raffermis donc ton cœur, ô mère, je t'en prie !
Qu'importe la fortune et qu'importe la vie
A celui dont l'amour est par delà les cieux,
Dans l'immense infini plein d'astres radieux.

Eh bien, oui, c'est folie à la pauvre âme humaine,
Luciole jetant sa lueur incertaine,
D'aimer les univers répandus dans l'espace,
Tandis que, sur la terre, à peine elle a sa place.

Mais elle est faite ainsi d'amour toujours avide,
Voulant l'éternité, dans sa course rapide.
Pourquoi pleurer quand, seul, à ce vaste infini,
Pourrait le disputer, mère, ton nom béni ?

Château de Vroncourt, 1867.

A VICTOR HUGO

LE POÈTE

A toi qui dans les bois fais comme l'eau des cieux,
Tomber de veine en veine un vers mystérieux.

VICTOR HUGO.

Dans la poudreuse ornière, assis sur son vieux char,
S'endormait le Génie, et l'antique nectar
De ses dieux décrépits s'échappait des amphores.
Le Pinde avait perdu tous ses échos sonores,
Et les jeunes sylvains et les zéphyrs ailés
Dormaient sous les lauriers, près des faunes glacés,

Quand vint un être étrange : il avait à la fois
Tout l'amour dans son cœur, tout le ciel dans sa voix.
Tantôt elle semblait le tonnerre qui gronde,
Tantôt se confondait avec la brise et l'onde.
Sur l'aride granit semant le laurier,
Et de son onde pure vainquant le dur acier.

Chaussant l'éperon d'or des hardis chevaliers,
Il saisit le vieux char, fit bondir les coursiers,
Et délivrant du frein leurs bouches écumantes,
Livrant aux ouragans leurs crinières flottantes,

On le vit s'élancer, vainqueur audacieux,
Plus avant que le gouffre et plus haut que les cieux,
Et, passant dans l'orage et la nuée ardente,
Jusque dans les soleils aller dresser sa tente.

Ainsi, poète, je te vois
Au-dessus de nous tous, notre maître suprême;
Ainsi je crois en toi, comme au destin lui-même.
C'est pourquoi j'ai besoin parfois
D'élever, tout à coup rêveuse, inquiète même,
Mes colères d'enfant, de te les dire à toi,
Et de demander compte à quelque obscure loi.

Château de Vroncourt, 1867.

NIOBÉ

Un spectre au cœur saignant comme frappé d'un glaive,
Drapé dans un linceul et les cheveux épars,
Les yeux noyés de pleurs, dans les bois, sur la grève,
Errant avec la nuit... jamais sinistre rêve
N'eut telle vision dans ses pâles brouillards.

Jamais non plus le songe, en ses splendeurs divines,
L'œil ébloui du mage, aux soleils flamboyants,
Ne virent, aux grands jours des fêtes sibyllines,
Déesse plus auguste, au sommet des collines,
Fouler les verts gazons sous ses pieds triomphants.

Laissez passer cette ombre au fond des vastes plaines;
Au fond des bois profonds elle fuit les vivants;
Tout le sang de son cœur, tout le sang de ses veines
A coulé sur la terre où rugissent les haines.
Place! c'est Niobé qui pleure ses enfants.

Paris, 1867.

CHANSONS D'OISEAUX

I

LES HIRONDELLES

Hirondelle qui viens de la nue orageuse,
Hirondelle fidèle, où vas-tu? dis-le-moi.
Quelle brise t'emporte, errante voyageuse?
Écoute, je voudrais m'en aller avec toi,

Bien loin, bien loin d'ici, vers d'immenses rivages,
Vers de grands rochers nus, des grèves, des déserts,
Dans l'inconnu muet, ou bien vers d'autres âges,
Vers les astres errants qui roulent dans les airs.

Ah! laisse-moi pleurer, pleurer, quand de tes ailes
Tu rases l'herbe verte et qu'aux profonds concerts
Des forêts et des vents tu réponds des tourelles,
Avec ta rauque voix, mon doux oiseau des mers.

Hirondelle aux yeux noirs, hirondelle, je t'aime!
Je ne sais quel écho par toi m'est apporté
Des rivages lointains; pour vivre, loi suprême,
Il me faut, comme à toi, l'air et la liberté.

II

LES CORBEAUX

Là-haut, sur les sapins sont de doux nids d'oiseaux;
Dans le bois ténébreux ce sont de noirs corbeaux.

De la Germanie à l'Ukraine,
Ils ouvrent leurs ailes au vent;
Ils s'en vont jetant dans la plaine
Leurs voix en rauque râlement.
Pour eux la moisson est superbe;
Les morts sont là, semés dans l'herbe,
O noirs oiseaux, comme un froment.

Allez, et dans les yeux pleins d'ombre,
Ainsi qu'en des coupes, buvez;
Allez, corbeaux, allez sans nombre,
Vous serez tous désaltérés;
Puis, revenant à tire-d'aile,
Au nid portez la chair nouvelle;
Vos doux petits sont affamés.

Allez, corbeaux, prenez sans crainte
Ces affreux et sacrés lambeaux;
Contre vous n'ira nulle plainte;
Vous êtes purs, ô noirs oiseaux.

Allez vers les peuples esclaves,
Allez semant le sang des braves,
Qu'il germe pour les temps nouveaux !

Là-haut sur les sapins sont de doux nids d'oiseaux ;
Dans le bois ténébreux ce sont de noirs corbeaux.

Avril 1861

BARDIT

Vibrez, vibrez dans la tourmente,
Harpes du vent.
L'océan à la voix tonnante
Rauque la fanfare géante;
Le combat est terrible et grand.
Harpes du vent,
Vibrez, vibrez dans la tourmente.

Faites passer la coupe d'hydromel.
Entendez-vous là-bas la mer qui tonne?
Entendez-vous cette trompe qui sonne?
C'est le norroi qui fait au loin l'appel.
Prenons la pique et la hache de pierre;
Les loups déjà hurlent dans la bruyère
Et le ciel noir s'emplit de vols d'oiseaux.
Nos corps demain seront froids sous la terre,
Nos blonds cheveux dans les nids des corbeaux.

Vibrez, vibrez dans la tourmente,
Harpes du vent.
L'océan à la voix tonnante
Pour ceux qui mourront déjà chante.
Le combat est terrible et grand.
Vibrez, vibrez dans la tourmente,
Harpes du vent.

LA CHANSON DU CHANVRE

Le printemps rit dans les branches vertes;
Au fond des bois gazouillent les nids;
Tout rit, chantant les ailes ouvertes,
Tous les oiseaux couvent leurs petits.
Le peuple, lui, n'a ni sou ni mailles,
Pas un abri, pas un liard vaillant;
Le froid, la faim, rongent ses entrailles;
  Sème ton chanvre, paysan.

Il ferait bon si Jacques Misère
Pouvait aimer. Oh! s'en aller deux!
Mais loin de nous amour et lumière,
Ils ne sont pas pour les malheureux.
Ne laissons de veuve aux supplices,
Ni ne laissons de fils aux tyrans,
Nous ne voulons point être complices
  Sème ton chanvre, paysan!

Forge, bâtis, chaînes, forteresses!
Donne bien tout comme les troupeaux;
Sueur et sang, travail et tristesses,
L'usine monte au rang des châteaux.
Jacques, vois-tu la nuit, sous les porches,
Comme en un songe au vol flamboyant,
Rouges, errer les lueurs des torches?
  Sème ton chanvre, paysan!

CHANSON DE CIRQUE

CORRIDA DE MUERTE

Les hauts barons blasonnés d'or,
Les duchesses de similor,
Les viveuses toutes hagardes,
Les crevés aux faces blafardes,
Vont s'égayer. Ah! oui, vraiment,
Jacques Bonhomme est bon enfant.

C'est du sang vermeil qu'ils vont voir.
Jadis, comme un rouge abattoir,
Paris ne fut pour eux qu'un drame;
Et ce souvenir les affame;
Ils en ont soif. Ah! oui, vraiment,
Jacques Bonhomme est bon enfant.

Peut-être qu'ils visent plus haut.
Après le cirque, l'échafaud;
La morgue corsera la fête.
Aujourd'hui seulement la bête,
Et demain l'homme. Ah! oui, vraiment
Jacques Bonhomme est bon enfant.

Les repus ont le rouge aux yeux.
Et cela fait songer les gueux,
Les gueux expirants de misère.
Tant mieux ! aux fainéants la guerre ;
Ils ne diront plus si longtemps :
Jacques Bonhomme est bon enfant.

L'ALCHIMISTE

Dis-moi, vieil Élephax, que vois-tu dans les runes?
Pourquoi l'Ourse, ce soir, a-t-elle un fauve éclat?
Allons, vieil Élephax, le pêcheur a les dunes,
Nous avons l'infini, l'Océan sans lagunes,
Pour voguer, une flamme arborée au grand mât.

N'avons-nous pas le temps? N'avons-nous pas l'espace?
N'avons-nous pas la mort, la transformation
Des êtres et du monde, l'époque qui se passe,
Résumant le progrès, mélangeant toute race,
Pour un progrès plus haut sur la destruction?

Mais ta noire science, Élephax, est muette.
Dans nos cerveaux grossiers tout n'est que rudiments;
Sur la terre marâtre où le mal est en fête,
Nous rampons, ignorants et pareils à la bête.
Ne peut-on voir au loin et devancer les temps?

CHANSON DES FLOTS

I

L'Océan mugit et palpite
Dans le vaste abîme des eaux,
Et plus largement et plus vite
Les fleuves courent vers les flots;
Du fond de la mer haletante
Sortent de longs mugissements,
Avec ces râles d'épouvante,
O mer, pleures-tu tes enfants?

Racontes-tu, mère géante,
Comment tes fils des premiers jours
Ont soulevé leur chair vivante
Dans les éléments en amours?
Comment, dans les chaleurs énormes,
Parurent les étranges formes
Des monstres effrayants et lourds?

II

La mer monte, le flot s'élève;
C'est l'heure où s'éteint le couchant,
L'heure de la nuit et du rêve
Où parlent les flots et le vent.
D'hier ou bien des jours sans nombre,
Voici tout le passé dans l'ombre,
Tout, sans cesse, se transformant.

Voici la terre à son aurore,
Ainsi qu'un soleil flamboyant;
Sur le cratère ardent encore,
Le premier archipel flottant,
Qui, sous la noirâtre buée,
Entre la flamme et la nuée,
Émerge pour l'effondrement.

Comme au four du potier l'argile,
Les monstres au granit pareils,
Les rochers, le sable fragile,
Fondent, redevenant vermeils;
Les océans, coupes trop pleines,
Se versent, recouvrant les plaines;
Tous les cratères sont soleils.

Enfin la plante ouvre la terre
Et les grands monts sont soulevés,
Jetant sur le fauve repaire
Leurs abîmes bouleversés.
Tout se dévore ! êtres et mondes
Emplissent de gueules immondes
Les continents bouleversés.

Enfin, les éléments s'apaisent ;
Le sol mouvant peut s'affermir.
Dans les tourmentes qui se taisent,
Des races vont croître et mourir.
A peine si, parfois encore,
On voit à quelque rouge aurore
Les vieux rivages s'engloutir.

Comme sur le hêtre ou le chêne,
Par anneaux on compte les ans,
Le sol a la trace lointaine
De tous ces profonds changements.
Toujours, toujours les vastes ondes,
Les antres, les forêts profondes,
Fourmillent d'êtres dévorants.

Cependant, à chaque naufrage,
Le progrès grandit lentement ;
Et toujours on va d'âge en âge
A quelque épanouissement.

On n'est rien que la brute humaine;
Mais la race haute et sereine
Aura son accomplissement.

Avant que la terre ne meure,
L'homme qui nous succédera
Transfigurera sa demeure:
La nature le servira.
Ère de héros, de poètes,
Pour eux, au milieu des tempêtes,
Tout élément travaillera.

III

Les gouttes d'eau sont bien des mondes,
Elles ont leurs monstres flottants.
Qui connaît leurs aurores blondes?
Qui sait leurs combats de géants
Et les splendeurs que la nature
Prodigue dans la moisissure
Qui leur forme des continents?

Grondez, grondez, flots monotones!
Passez, passez, heures et jours!
Frappez vos ailes, noirs cyclones!
O vents des mers, soufflez toujours!
Emportez, houles monotones,
Hivers glacés, pâles automnes,
Et nos haines et nos amours!

PLUIE D'ORAGE

Brousses, forêts de nuit sont couvertes;
Le ciel est noir; la pluie, avec bruit,
Va s'égrenant sur les feuilles vertes;
Dans la nuit d'encre un fauve éclair luit.

Arbres géants et lianes blanches
Sont emportés dans les noirs torrents;
Ensemble vont les nids et les branches
Où les oiseaux couvent leurs enfants.

Et l'Océan, qui mord le rivage,
Y jette au loin des monstres mourants;
Du fond des mers creusés par l'orage,
Ils sont portés par les flots grondants.

Les échappés de cette ruine
Reprennent vie : ils sont aux affûts;
La mouche bleue entraîne et fascine
Les cancrelas sur les frais talus.

Les papillons trempés par l'orage
Sont entourés de rousses fourmis.
En murmurant le flot bat la plage.
Et les oiseaux vont pleurant leurs nids

SYLVA

A ceux de la Haute-Marne.

Il est nuit, la lune se lève;
Dans l'ombre montent des concerts;
Le vent agite comme un rêve
La cime des peupliers verts.

Des chemins creux et des ravines
Sortent de naïves chansons,
Et dans la mousse des ruines
Bruissent des chœurs de grillons.

De la profondeur des feuillées,
Le rossignol, à pleine voix,
Lance des notes par volées
Sous la voûte ombreuse des bois.

Rossignols et brises,
Fleurs d'or, mousses grises,
Lierre verdoyant,
C'est fête dans l'herbe;
L'été fait sa gerbe,
Chantez doucement.

Bientôt toutes les herbes folles
Tomberont devant les faucheurs;
Pour eux sont les fraîches corolles
Comme l'oiseau pour les chasseurs.

Sous les grands hêtres, sous les chênes,
On entend un crépitement :
C'est la sève qui, dans leurs veines,
Circule et bout comme du sang.

La nuit, la bête est moins timide;
Et la biche, au bord de l'étang,
Les pieds légers dans l'herbe humide,
Va boire avecque son jeune faon.

Elle reverra cette rive
Quand on sonnera l'hallali!
Son sang coulera, source vive,
Sous le couteau d'acier poli.

Rossignols et brises,
Fleurs d'or, mousses grises,
Lierre verdoyant,
C'est fête dans l'herbe;
L'été fait sa gerbe,
Chantez doucement.

Dans un trou, sous la roche sombre,
La louve allaite ses petits;
Elle les fait cacher dans l'ombre!
Les chasseurs fouillent tous les nids.

Elle sait qu'on poursuit sa race,
Sans savoir pourquoi, toutefois,
Ni pourquoi, quand l'hiver nous glace,
La faim chasse le loup des bois.

Triste, la bête se lamente;
Elle hurle, et ses petits, tremblants,
Innocents de l'œuvre sanglante,
Poussent de longs gémissements.

Pleurent-ils l'étrange nature
Qui fait tout vivre de la mort?
Chaque être n'est qu'une pâture,
Et tout subit le même sort.

Rossignols et brises,
Chantez doucement;
Fleurs d'or, mousses grises,
Coteau verdoyant,
C'est fête dans l'herbe;
L'été fait sa gerbe,
Chantez doucement.

LES NOCES ROUGES

A Nina van Zand-Spies.

I

Le tocsin vibre dans l'espace,
Lentement il sonne le glas.
C'est la noce rouge qui passe,
La Mort est assise là-bas,
La Mort, de pourpre revêtue,
Aussi de flammes est la nue.
Tocsin, tocsin, sonne le glas!
Le glas!

C'est la légende qui se lève,
Soufflant dans les clairons des vents.
Comme le flot qui bat la grève,
La foule monte en océans!
Pareil à la mer qui s'étend et gronde,
Hommes noirs et blancs
Brisez le vieux monde.
Tocsin, tocsin, sonne dans les vents.

Les États vermoulus craquent dans leurs mâtures;
Toute l'étape humaine est debout : c'est le temps
Où vont s'émietter les vieilles impostures,
Un souffle d'épopée emplit les ouragans.
Tocsin, tocsin, sonne dans les vents!

II

Les groupes humains, à leur place,
Libérés prendront leur essor,
Comme les sphères dans l'espace,
Comme les notes d'un accord.

Pour que soit libre enfin la terre,
Les braves lui donnent leur sang.
Partout est rouge le suaire,
Et la Mort va le secouant :
Dans ses mains, il devient bannière,
Pourpre dans le soleil levant.
Hommes, couvrez toute la terre!
Tocsin, tocsin, vibre menaçant!

Afin que germe plus puissante
L'Idée, ainsi qu'une moisson,
A la Mort, semeuse géante,
Il faut des tombes pour sillon.
Tocsin, tocsin, sonne la moisson!

III

Comme les sables sur les sables,
Par milliers sont tombés les ans;
Dans des tourmentes formidables
Ont sombré bien des continents.
Toujours, pourtant, la guerre gronde,
Et partout vont se dévorant
Tous les êtres nés dans le monde,
Les plaines sont rouges de sang.

Le sang fait fleurir la vengeance,
Comme l'eau fleurit les gazons.
Bientôt viendra la délivrance,
Bientôt les vermeilles moissons!
Ce sont les noces les plus belles,
Les rouges noces de la Mort!
De beaucoup n'est-ce pas le sort?
Tocsin, tocsin, ouvre tes ailes,
Qu'on ne s'endorme pas!
Tocsin, tocsin, sonne le glas!
Le glas!

QUATRE-VINGT-NEUF

Avril fermente sous la terre;
Ses vents soufflent la liberté.
Déjà le printemps séculaire
Monte, enivrant l'humanité.
Dans la brume sans qu'il s'achève,
Comme au matin s'enfuit le rêve,
Notre temps sombre est emporté.

Le sang couvre encore la terre,
Les hommes sont encor troupeaux;
Mais voici l'aube matinière
Qui fait germer les jours nouveaux.
Debout! peuples! c'est la diane;
Debout! Voici la Marianne
Agitant les rouges drapeaux.

Ainsi qu'une lyre muette,
Tout être a des sens inconnus.
Ils s'éveillent dans la tempête,
S'ignorant, encore confus,
Et, par l'éocène nouvelle
Où toute chose bat de l'aile,
Étranges, ils sont apparus.

Dans la paix immense du monde,
Le progrès sans fin montera,
Pareil à la foule qui gronde,
Quand Quatre-Vingt-Neuf tonnera.
Tout le passé sera poussière;
Puis un jour, lui-même suaire,
Le cycle se refermera.

APRÈS LA COMMUNE

Malgré que la SERENADE A LOUISE MICHEL *et les* MAITRES IVRES *aient déjà été publiés, nous croyons devoir les reproduire encore une fois, les lecteurs du premier volume les accepteront certainement avec plaisir.*

SÉRÉNADE A LOUISE MICHEL

Puisque les chroniqueurs, pour distraire leurs maîtres,
Font de l'esprit sur nous au doux bruit des écus ;
Puisque nous égayons les muscadins de lettres ;
Puisqu'on me fait chanter des vers sous les fenêtres,
Dans les journaux bourgeois où l'on rit des vaincus ;
Nous redirons nos deuils, notre espérance austère,
Nous qui sans remords
Regardons la terre
Où dorment les morts !

Le mépris de la plume et l'outrage du glaive
Glissent sur notre orgueil comme une goutte d'eau ;
Nous nous ceignons les reins, dès que l'ombre se lève ;
Et nous sommes de ceux qui, croyant à leur rêve,
Jusqu'au bout du chemin porteront leur fardeau.
Qui donc a supposé que l'on nous ferait taire,
Nous qui sans remords
Regardons la terre
Où dorment les morts ?

Oh! les bourreaux gantés qui font les bons apôtres!
Les tueurs qui voudraient nous mettre à leur niveau!
Nous n'avions pas livré Metz et Paris, nous autres!
On avait fusillé quatre mille des nôtres,
Quand le sang nous monta brusquement au cerveau.
Et qui saurait le mal que nous aurions pu faire,

Nous qui sans remords
Regardons la terre
Où dorment nos morts?

Est-ce nous qui, pour coudre un galon à nos manches,
Massacrions les gens sans les avoir jugés?
Est-ce nous qui, railleurs affamés de revanches,
Avons fait dans les rangs le choix des barbes blanches?
Est-ce nous qui jetions les blêmes insurgés
A la fosse commune, à l'éternel mystère,

Nous qui sans remords
Regardons la terre
Où dorment les morts?

Est-ce nous qui disions : « Taisez-vous, tas de gueuses! »
Aux vierges de seize ans qu'on adossait aux murs?
Est-ce nous qui faisions grincer les mitrailleuses,
Instruments meurtriers, formidables faucheuses
Qui traitent les vivants comme des épis mûrs?
Est-ce nous qui trouvions la bombe salutaire,

Nous qui sans remords
Regardons la terre
Où dorment les morts?

Avons-nous par milliers couché sous la chaux vive
Les vaincus mal tués, encor tout frémissants?
Avons-nous étouffé leur voix sourde et plaintive?
Dans le sol gras, devant la nature attentive,
Avons-nous fait pousser vingt poteaux en deux ans?
Avons-nous au charnier traîné le prolétaire,

Nous qui sans remords
Regardons la terre
Où dorment les morts?

Les rimeurs t'offriraient leurs ballades nouvelles,
On servirait ta gloire aux naïfs abonnés,
Si tu t'étais trouvée au nombre des femelles
Qui tournaient en riant le bout de leurs ombrelles
Dans les grands yeux sanglants des captifs enchaînés.
Mais qui nous chantera, nous qu'on huait naguère,

Nous qui sans remords
Regardons la terre
Où dorment les morts?

Qu'importe? Nous irons devant nous, sans faiblesse,
Pensifs, la tête haute et la main dans la main!
Les siècles nous ont fait une auguste promesse :

Il faudra bien qu'un jour le vieux monde nous laisse
Cueillir tous les fruits d'or de l'idéal humain :
Car nous voulons venger l'amour, tuer la guerre,

Nous qui sans remords
Regardons la terre
Où dorment les morts !

CLOVIS HUGUES.